

Le Journal du Dimanche

L'Ecclésiaste ****

Jean O'Cottrell a donné au texte de Qohèlèt, vieux de 2300 ans, **une nouvelle chair**. Sa traduction - la langue est magnifique -, son interprétation admirable - hurlée, pleurée, chantée - tracent toute la finitude de la destinée de l'homme, la nécessaire sagesse qui doit, tempérée, le tenir en équilibre au-dessus du néant. Pas de gros traits ni de pathos inutile dans cette mise en scène très forte de Philippe Adrien, mais beaucoup de subtilité vivifiée par la musique du pianiste Jean-Marie Sénia. **Un moment de pur bonheur.**

Luc Bertet – Le 8 octobre 2006



« L'Ecclésiaste » frappe en plein cœur.

Depuis l'enseignement de Qohèlèt, les générations des hommes se sont succédées sans se connaître et rien de nouveau n'est réellement apparu sous le soleil. Les paroles sages et tourmentées de L'Ecclésiaste n'ont su détourner les êtres faibles que nous sommes des vanités du monde.

« Vanité des vanités, tout est vanité », chante le sage des sages. L'écho des tréteaux lui répond : « Fumée... tout part en fumée et tout est fumée... »

C'est au Théâtre de la Tempête que Jean O'Cottrell adapte le livre de l'Ancien Testament. Il incarne son auteur, Qohèlèt, après avoir effectué une nouvelle traduction de son œuvre. Tout en conservant l'intégralité du discours, écrit au III^e siècle avant Jésus-Christ, le texte de L'Ecclésiaste, tout est fumée ! se veut plus concret, moins littéraire. Question de force et de dynamisme, sans doute. Question d'époque également. **L'oracle atrabilaire, le corps étrangement puissant pour un être marqué par les aléas de la vie, est seul face au public. L'esprit vif, perpétuellement en quête de sens, s'égaré et se reprend, virevolte comme un papillon divin sur les fleurs de la sagesse. Tout en lui est humain. Tout en lui relève du génie.**

Ses colères, ses interrogations, ses réflexions et ses divagations... **La mise en scène de Philippe Adrien permet à Qohèlèt de nous frapper en plein cœur, de trouver notre âme.** D'autant plus que le piano de Jean-Marie Sénia met notre esprit à disposition. **Le plus dur, il faut l'avouer, est d'en sortir. Tout paraît tellement vain, à l'extérieur du théâtre !**

L'Ecclésiaste a une obsession, la mort. Malgré l'aberration de la vie et les déboires qu'apporte ce pauvre monde, quitter la douceur du soleil pour les ténèbres éternelles s'avère profondément douloureux. Au moment de franchir la porte du « shéol » (les enfers), l'orateur irrévérencieux devient poète. *« C'est l'heure, dit-il, le cordon d'argent se rompt, la coupe d'or se fracasse, la jarre se brise à la fontaine, la roue se disloque dans la fosse. La poussière retourne à la terre d'où elle vient et l'on rend son souffle au vivant qui nous l'avait donné. »* (...) **Il est encore temps de se diriger vers le Théâtre de la Tempête afin d'entendre les vérités contenues dans ses versets.**

Claude Colombe-Lee – Le 6 octobre 2006

Jean O’Cottrell adapte et interprète *L’Ecclésiaste - Qohèlèt -*, une méditation adressée au public où le désespoir et la souffrance de l’homme sont transcendés par l’énergie de la vie.

Lorsque résonne la voix de Qohèlèt dans le noir de la scène, puis qu’apparaît sa silhouette dans un long manteau élimé, on le découvre le plus nu et le plus vulnérable possible, être rampant, mendiant solitaire dépouillé de tout confort, de tout contentement, et de tout ce que le matériel peut offrir. S’il se lève péniblement, c’est pour nous parler, à nous public, pour nous faire partager sa méditation désenchantée sur l’existence, accompagné et soutenu par la partition aux rythmes variés et colorés du piano de Jean-Marie Sénia, qui lui fait face côté jardin. Des notes en continu, complices ou rebelles, planantes ou nerveuses, parfois presque plus fortes que sa voix. Le désespoir du sage prend forme ici avec énergie et vivacité. Jean O’Cottrell, qui a adapté le texte et l’interprète, connaît son immuable pertinence, et sait que les grands thèmes qu’il interroge concernent chaque être : le temps, la naissance et la mort, la création, le travail, le bonheur. « *Tout est fumée* », dit-il ; l’oubli et la mort attendent le sage comme le fou. Mais l’acteur trouve le ton juste pour que sa lamentation soit aussi loin du nihilisme que possible, et la présence d’un enfant à la fin dit à elle seule l’espoir que suscite le commencement d’une vie, espoir certes mêlé de peur devant l’inconséquence des hommes, devant l’injustice du monde, et de la mort.

La sagesse est « *un gouffre sans fond* ».

L’incarnation du personnage, par la voix et le corps, permet ainsi de s’adresser véritablement aux hommes assis face à l’acteur - aux femmes aussi, même si elles sont cause d’amertume ! -, d’autant que la mise en scène de Philippe Adrien appuie l’interprétation de façon saisissante. La scène est un bel écrin obscur où le jeu des lumières s’affirme pas à pas, où les ombres révèlent la force de la foi en l’homme malgré tout. Car dans sa lecture du texte Jean O’Cottrell en appelle plus à la responsabilité de chacun qu’à la puissance divine. « *Dieu ? Moi je dis le Vivant* », clame-t-il. Qui est l’auteur du texte biblique ? C’est donc *L’Ecclésiaste*, en hébreu Qohèlèt, mot qui apparaît dans le premier verset, et désigne celui qui prêche à la foule. La tradition juive attribue en général le livre au Roi Salomon, mais tandis que *Le Cantique des Cantiques* est une œuvre de jeunesse, *Qohèlèt* est décrit comme une œuvre de la maturité, lorsque la fin se profile et que l’expérience accumulée permet de contempler la vie avec sagesse.

Et la sagesse est « *un gouffre sans fond* ». Malgré les contraintes, les aliénations, la solitude, le spectacle transcende le désespoir, en donnant surtout toute sa valeur au temps, de la jeunesse à la vieillesse.

Agnès Santi - le 4 octobre 2006



« Au Théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie de Vincennes, j'ai vu une chose assez étonnante. J'ai vu un acteur endosser sur ses épaules, incarner et retransmettre magnifiquement un texte difficile à mettre en scène, qui est le texte de l'Ecclésiaste, ce personnage qui dans la bible enseignait le peuple, appréciait les proverbes, sage des sages, il parlait vrai.

Jean O'Cottrell, **ce comédien qui interprète l'Ecclésiaste, réussit un prodige en scène**, dans une mise en scène de Philippe Adrien il est accompagné sur scène par **un très, très bon musicien compositeur, Jean-Marie Sénia, qui se coule dans le texte de l'Ecclésiaste** pour souligner les proverbes, les désabusements et les conseils. **Jean O'Cottrell incarne ce prophète d'une manière extraordinaire** et chante parfois, avec des accents de Léo Ferré.

C'est un spectacle d'une heure, sur **ce texte qui tout d'un coup résonne, avec une modernité extraordinaire**. On apprend tout « vanité des vanités », « rien ne sert de courir », « pourquoi se fatiguer alors que je serai mort » et on apprend aussi des choses contraires, parce que les prophètes disent des choses et leurs contraires.

Ca peut se terminer par « savoure ton pain, déguste ton vin, quand ta vie te souris mets tes plus beaux habits, parfume-toi et jouis de la femme que tu aimes tous les jours de ta fumeuse existence ». C'est sur ce conseil que je vous quitte en vous rappelant que le spectacle se joue jusqu'au 15 octobre, à Vincennes, au Théâtre de la Tempête. »

Paula Jacques – Cosmopolitaine – le 1^{er} octobre 2006

Paris Ile-de-France
pariscope

Coup de cœur.

Comme une porte ouverte à la philosophie, « L'Ecclésiaste » nous invite à revenir sur les valeurs fondamentales de l'existence. « Fumée tout est fumée... », des paroles de sagesse qui réapprennent avec bonheur la simplicité, la jouissance de l'instant présent, vers l'éternité. Cette œuvre universelle, si profonde, nous est livrée par un Jean O'Cottrell totalement « habité ». Allure de vieux sage, tenue noire, sa voix est vibrante, retentissante.

Par son adaptation et son émotion à fleur de peau, il donne une vie incroyable à ce texte d'allure austère, pensé au départ pour être médité comme un bréviaire.

Ses paroles sont portées par le piano de Jean-Marie Sénia, qui a composé pour cette création une partition magnifique, aux accents modernes et impressionnistes.

Plus qu'un accompagnement, le pianiste ajoute une autre couleur au texte, presque transcendante. **Le duo forme un dialogue saisissant, servi par une excellente mise en scène de Philippe Adrien.**

Entre jeux d'écran et de fumée, jeux d'obscurité et lumière, il confère à la pièce une apparence « extra-ordinaire », onirique, voir cataclysmique par moments.

Le tout compose un ensemble d'une beauté étrange, d'une intensité rare.

Lise de Roquigny – le 27 septembre 2006

L'homme médite, réfléchit, harangue, soliloque, rugit, profère, chantonne, pour lui-même, pour les autres : il discourt. Happe littéralement le public. Le texte de l'Ecclésiaste dans l'adaptation de Jean O'Cottrell (et jouée par lui) prend fière allure théâtrale.

« Tout part en fumée, tout est fumée... Savoure ton pain, déguste ton vin.... de ta fumeuse existence » (On est loin de la version classique « Vanité des vanités, tout est vanité,... »).

Le texte est dédoublé redoublé par la création musicale exemplaire de Jean Marie Sénia, présent, et jouant derrière son piano. Entre ce grand acteur et ce grand pianiste naît la forme belle et forte d'un dialogue exigeant et libre. Une forme où l'émotion est la conjugaison de sensations et de sens.

La scénographie et la lumière créées par **Olivier Roset et Pascal Sautelet** fournissent une belle pénombre dont les différents degrés de gris sont comme autant d'occasions offertes aux acteurs de porter témoignage. Comme une forme de leçon de ténèbres modernes, un parcours de l'homme en route vers la lumière.

Le spectateur y trouve l'instant théâtral qu'il cherche, éphémère et universel et se trouve touché profondément.

*A fait le tour de chant mémorable d'Hanna Schygulla

Jean Grapin – le 22 septembre 2006



La rage du sage

L'Ecclésiaste ne se résume pas à « Vanité des vanités... », il a des côté beaucoup plus incisifs, cyniques ou épicuriens, mais toujours reliés à une sagesse de craignant-Dieu.

« Vanité des vanités, tout est vanité... », telle est de l'Ecclésiaste(1) la seule connaissance que beaucoup aient. Il s'ensuit, en fait, douze chapitres et neuf cents quarante neuf versets. Répartis autour des thèmes d'une « autocritique » de Salomon, du temps, de la justice, des opprimés, du travail, de la solitude, du ritualisme, de l'autorité, de la richesse, de l'âge, de l'insatisfaction, des biens, de la sagesse, du pouvoir, de la joie, du don de Dieu et de la mort.

Ce poème attribué à Salomon, qui se situe entre le retour de l'exil et les Macchabées posait déjà problème à l'époque aux rabbins au moment de sa récitation lors de la fête des Tentés. D'où l'ajout de la dernière phrase pour adoucir ce qui précède. Et néanmoins, si aujourd'hui les fidèles en débattent moins, c'est tout simplement parce que la lecture en est faite rapidement et en hébreu, ce qui leur fait à peu près le même effet que lorsque nos parents entendaient un évangile en latin...

De cela Jean O'Cottrell a tiré un texte d'une quinzaine de pages A4, en travaillant sur plusieurs traductions, mais principalement celle de Chouraqui. Ainsi les deux premiers versets, lus dans la T.O.B., « Paroles de Qohèlèt, fils de David, roi à Jérusalem. Vanité des vanités, dit Qohèlèt, vanité des vanités, tout est vanité. », deviennent-ils « Je dis : fumée... tout part en fumée et tout est fumée ».

La poésie de l'ancien temps devient alors celle du nouveau, pour un message toujours aussi cru, qui peut paraître cynique ou épicurien aux gens de système. Il n'en est rien. Ce message est un message de sagesse, même si le sage est en rage quand il voit ce qu'est le monde, à quoi aboutissent ses efforts et comment ceux qui lui succèdent les poursuivent...

La mise en scène est sobre et somptueuse. Elle se dévoile comme le dialogue ininterrompu entre le sage et... un pianiste qui lui répond, l'encourage, entre dans ses débits ou ses fureurs avec son instrument. Ce qui est déjà un grand moment le devient plus encore lorsque, pour le final, un enfant paraît. Tous, ils donnent envie de se plonger dans la lecture attentive et intégrale de l'Ecclésiaste.

Pierre FRANCOIS – le 20 septembre 2006



Fin limier pour dénicher des textes riches en belles réflexions et langues bien tournées Jean O'Cottrell a exhumé des paroles et des pensées de Qohèlèt une sorte de continuité littéraire qui donne à la scène, selon l'esprit de l'auteur une espèce de conférence, disons l'exposition publique d'une réflexion sur l'exploration de la condition humaine. On voit alors sur le plateau un être déterminé à prendre les chemins philosophiques de l'orateur original.

Bien que ces chemins soient tortueux, la pensée n'en est pas moins vagabonde et alléchante. En l'orateur Qohèlèt (Auteur tentant de se faire passer pour le roi Salomon. Son texte hébreu est caractéristique d'une langue tardive, avec des termes empruntés à l'araméen et au persan. L'ouvrage a dû être rédigé au début de la période grecque, peut-être au début du 3^e siècle avant Jésus-Christ) on retrouve des sortes de directives de prime abord relativement épicurienne sollicitant chez l'individu un penchant naturel qui est le bien vivre. Mais **l'ensemble des textes met à jour la difficulté de l'être humain à échapper à la course du possessif et de la possession, de la conquête et du pouvoir.** Irrémédiable et naturel propension à ignorer le bonheur à portée de main, bonheur que l'on peut régir par la simplicité d'une écoute et d'un regard désintéressé du monde.

Mais Jean O'Cottrell, grand aventurier des textes perdus, ne se satisfait pas de ses talents de chercheur et d'adaptateur, c'est aussi un vrai comédien, un passeur de mots, il actualise le texte, bien qu'encore pertinent à ce jour. Il lui donne des sons probablement moins entendus qu'à la lecture. **Sa prestance lui permet d'oser errer sur le plateau comme un fauve blessé par toutes les contradictions qui tourmentent l'homme. Il y a effectivement en lui, malgré une fragilité apparente, une force étonnante.** Il oublie et dépasse sans doute les contraintes suscitées par son metteur en scène **Philippe Adrien dont on peut saluer le travail de direction d'acteur.**

La remarque n'est pas nouvelle : ces deux compères de plateau n'en sont pas à leur première complicité.

Jacky Viallon - lundi 18 septembre 2006

Dans l'ombre du Vivant

La mise en scène des grands textes des traditions spirituelles est une gageure. Les œuvres attribuées à la main de Salomon par la tradition juive sont en effet des monuments intimidants : Cantique des cantiques, Proverbes, Qohèlèt. Ce dernier, plus connu sous le nom de L'Ecclésiaste, longue déploration de la vanité de l'existence, a irrigué le théâtre de Shakespeare à Claudel. Il y a quelques années, Sami Frey en avait proposé une très belle lecture musicale. C'est aujourd'hui Jean O'Cottrell qui, non content d'adapter le texte, l'interprète, dans **une mise en scène de Philippe Adrien, minimale mais puissante en effets, sur un accompagnement musical du pianiste Jean-Marie Sénia. Force du verbe et de son incarnation, beauté minérale du timbre de l'acteur, magnifique scénographie dans les variations de fonds noirs à la Soulages, musique vibrante et variée, le spectacle est une grande réussite.**

Il y a une légère ambiguïté dans la présentation de l'adaptation du texte par Jean O'Cottrell. Celui-ci s'efforce de valoriser le retour à l'original, insistant par exemple sur le caractère peu conceptuel de la langue hébraïque pour justifier sa démarche de traduction (le fameux : « tout est vanité » devenant ici « tout est fumée », traduction possible de la racine hbl, hével). Or sa proposition relève aussi et surtout d'une actualisation du texte, qui n'en trahit pas l'esprit (un texte très sombre, «à désespérer», sur une condition humaine dont le cours semble se dérouler comme à distance de Dieu) pour mieux étayer une vision très personnelle. **Cette vision s'exprime en revanche de manière assumée, forte et subtile, sur la scène et c'est ce que le spectateur peut espérer de mieux.**

Née et morte dans l'obscurité, la parole de Qohèlèt est bien ici l'imprécation ultime qui dit toute la souffrance du sage, l'inconsistance des projets humains audacieux quand les plaisirs les plus simples (manger et boire) sont le seul réconfort possible, la parole qui rappelle la vanité du savoir tout en cherchant à le transmettre. Souvent, accusant plus la distance à Dieu (appelé le Vivant) et la solitude de l'homme que la force spirituelle du texte, **jouant sur la déclamation et la chanson, cette parole prend un écho dans la culture contemporaine en établissant un pont inattendu entre Cioran (De l'inconvénient d'être né) et Ferré (Avec le temps).** Parole qu'on jurerait nihiliste si elle n'était celle d'un sage dont l'ultime référence (peut-être rajoutée dans le texte original par des disciples) est le Dieu du jugement dernier.

Drapé dans un manteau noir, éclairé par la lumière faible des servantes, projetant son profil décharné sur des fonds également sombres mais éclairés de manière à en faire ressortir toutes les nuances (du moiré au métallique), le Qohèlèt de Jean O'Cottrell se promène sur scène tel un futur spectre.

Puisant dans les dernières forces de son existence l'énergie désespérée de sa parole, il apparaît tour à tour électrisé, tonnante, douloureux jusqu'à la douceur (la chanson sur l'alternance des temps). **Il y a dans le jeu du comédien une qualité d'incarnation remarquable, perceptible aux nuances du positionnement de la voix (du soupire au cri). Cet effet de présent est à la fois contrebalancé et soutenu, discuté et mis en valeur par le jeu fluide, presque continu, parfois à la limite de couvrir la voix, du pianiste Jean-Marie Sénia qui fait face, côté jardin, à l'acteur.**

La partition qu'il a écrite pour la pièce joue subtilement sur un mélange de gammes néo-classiques, jazz ou tango, dans une diversité de tonalités, de rythmes, de couleurs qui trouvent le juste équilibre entre lyrisme et abstraction. Entre lumières et décors, mots et débit, chants et musique, **le spectacle atteint une concordance des effets qui est le signe de la maîtrise. La parole douloureuse du sage se love ici dans l'écrin noir de la scène pour atteindre son intensité la plus grande.**